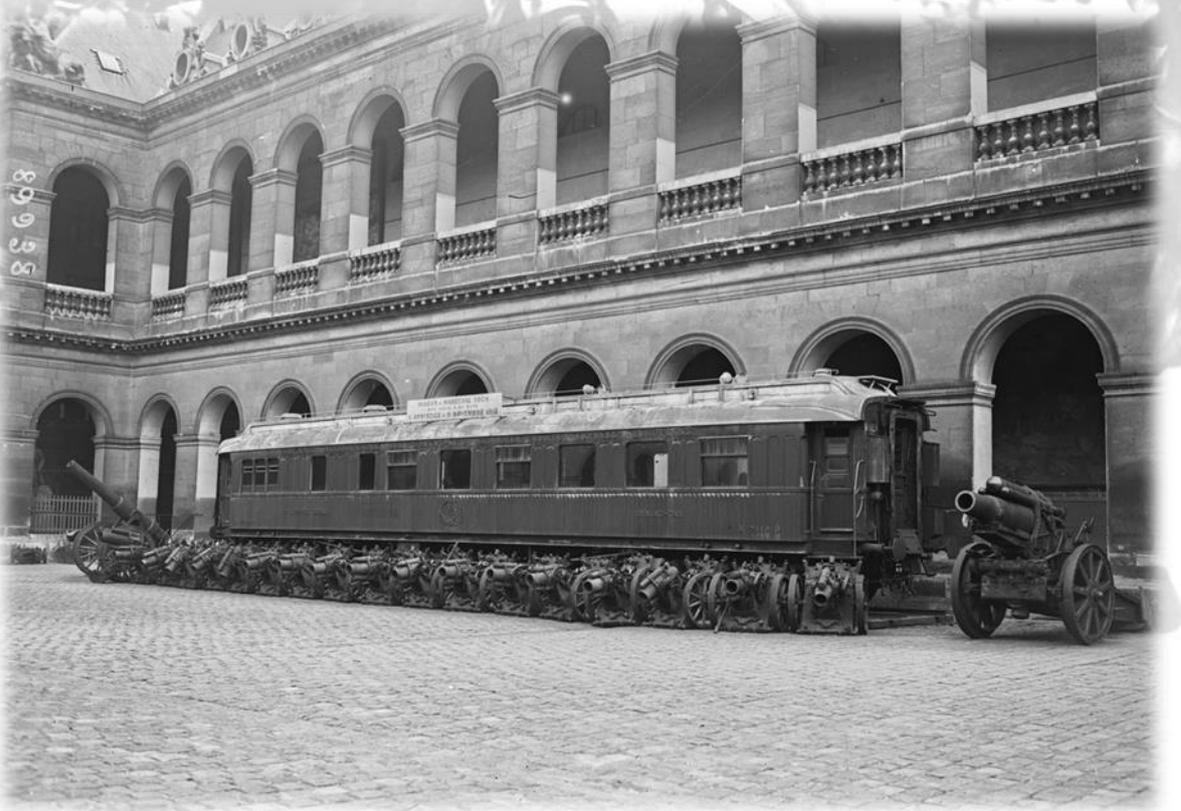


L'ARMISTICE DE 1918

L'armistice de 1918, signé le 11 novembre 1918 à 5 h 15, marque la fin des combats de la Première Guerre mondiale (1914-1918), la victoire des Alliés et la défaite totale de l'Allemagne, mais il ne s'agit pas d'une capitulation au sens propre.

Le cessez-le-feu est effectif à onze heures, entraînant dans l'ensemble de la France des volées de cloches et des sonneries de clairons annonçant la fin d'une guerre qui a fait plus de 18,6 millions de morts, d'invalides et de mutilés dont 8 millions de civils.

Les généraux allemands et alliés se réunissent dans un wagon-restaurant aménagé provenant du train d'État-Major du maréchal Foch, dans la clairière de Rethondes, en forêt de Compiègne.



Le wagon de l'armistice aux Invalides

Plus tard, le 28 juin 1919, à Versailles, est signé le traité de paix, qui met réellement fin à l'état de guerre.

L'Armistice de 1918

Le traité de Brest-Litovsk conduisant à la reddition de la Russie permet à l'Armée allemande de se concentrer sur le front de l'Ouest mais l'échec des offensives allemandes en juin et juillet 1918 et le renfort des alliés américains et britanniques retirent à l'Allemagne tout espoir de victoire.

Depuis août, les forces allemandes reculent en bon ordre, mais avec de lourdes pertes, sur l'ensemble du front franco-belge.

En septembre, l'État-Major allemand fait savoir à l'empereur que la guerre est perdue, mais ni Guillaume II, ni les chefs militaires ne veulent assumer la responsabilité de la défaite.



Délégation des maires défilants à l'Arc de Triomphe.

À partir de septembre, une série d'offensives de l'Entente sur les fronts d'Orient et d'Italie entraînent la capitulation des alliés de l'Allemagne.

Les armistices sur les fronts d'Orient créent une « énorme brèche » (Ludendorff) que l'Allemagne n'est pas en mesure de colmater.

En même temps, sur le front belge les Franco-Belges lancent une attaque vers Bruges et enfoncent le front allemand.

L'agitation grandit dans les troupes allemandes et à l'arrière.

Durant le mois d'octobre, les Allemands et le président américain Wilson échangent des notes dans lesquelles ce dernier est chargé, dans la lignée de ses quatorze points proposés en janvier dans un discours retentissant, de prendre en main le rétablissement de la paix.

L'Armistice de 1918

Le 28 septembre 1918, Erich LUDENDORFF et Paul Von HINDENBURG sont au quartier général de l'Armée allemande à Spa, en vue de discuter de la situation sur le front ouest, à 18 heures ; ils décident d'organiser l'armistice. Le diplomate Paul Von HINTZE avertit le kaiser GUILLAUME II qui se situe à Kiel.

Le 29 septembre 1918, Paul Von HINTZE se rend à Spa.

GUILLAUME II retourne à Berlin, où il est rejoint par le chancelier Georg Von HERTLING, qui lui donne sa démission le jour même.

Le soir, Paul Von HINTZE retourne à Berlin avec le major Von DEM BUSSCHE, qui doit exposer la situation au Reichstag.

Le 1^{er} octobre 1918, Erich LUDENDORFF envoie un télégramme au cabinet impérial : « Envoyer immédiatement un traité de paix. La troupe tient pour le moment mais la percée peut se produire d'un instant à l'autre ».

Le 3 octobre 1918, GUILLAUME II nomme un nouveau chancelier : Max DE BADE.

Mais cela ne suffit pas à contrôler le pays : de nombreux marins et soldats refusent d'aller au combat, en particulier à Kiel.



Le 5 novembre 1918, à 6 heures du matin, Maurice HACOT, habitant d'Auchel et caporal affecté au centre radiotélégraphique de la tour Eiffel reçoit un message morse émis de Spa en Belgique.

Il s'agit de la demande d'armistice de l'état-major allemand. Il transmet le message au colonel FERRIE.

Le 7 novembre 1918, Matthias ERZBERGER, représentant du Gouvernement allemand, passe la ligne de front à Haudroy (commune de La Flamengrie, Aisne), en compagnie d'un autre civil et de quelques militaires. Ils sont dirigés vers la villa Pasques, à La Capelle pour préparer les négociations de l'armistice.

C'est le caporal Pierre SELLIER, originaire de Beaucourt (Territoire de Belfort) qui, ce jour-là, fut le premier clairon à sonner le premier cessez-le-feu.

Sous la responsabilité du commandant de BOURBON BUSSET, six voitures traversent la zone dévastée du Nord de la France, par Homblières et Saint-Quentin, pour se rendre au lieu de rencontre jusque-là tenu secret, une futaie de la forêt de Compiègne abritant deux petites voies ferrées parallèles, utilisées pour l'acheminement des pièces d'artillerie sur rail destinées au tir de longue portée sur lignes allemandes et où ont été acheminés deux trains, le train du maréchal FOCH et un train aménagé pour la délégation allemande.



Les plénipotentiaires allemands sont reçus par le maréchal Foch. Les Allemands lui demandent quelles sont ses propositions. « Je ne suis autorisé à vous les faire connaître que si vous demandez un armistice.

Demandez-vous un armistice ? » répond le maréchal.

Les Allemands se concertent avant de répondre par l'affirmative.

L'Armistice de 1918

Un texte est alors distribué aux parlementaires allemands, avec un délai de trois jours pour réfléchir

Durant les trois jours, les Allemands n'ont en réalité que peu d'occasions de véritablement négocier. Ils doivent rapidement se plier aux conditions développées dans le texte qui leur a été soumis. Ce texte avait été établi en dernier lieu par Foch, au titre de commandant suprême des forces alliées, après un mois de positions divergentes de WILSON, CLEMENCEAU, ORLANDO et Lloyd GEORGE.

Pendant ce temps, la situation politique évolue en Allemagne.

Le 9 novembre, le prince de Bade conseille au Kaiser d'abdiquer.

Dans un premier temps, celui-ci refuse.

Après avoir envisagé de prendre lui-même le commandement de l'armée, il est néanmoins contraint à l'abdication par ses généraux et part en exil aux Pays-Bas.

Afin d'éviter une prise de pouvoir par les spartakistes, les socialistes modérés proclament la république et forment un gouvernement.

Cet événement est un élément de pression supplémentaire vis-à-vis des délégués allemands réunis dans le wagon de Rethondes.

Le lendemain, le nouveau chef du Gouvernement allemand, Friedrich EBERT, signe un pacte avec les dirigeants de son Armée et implore son représentant à Rethondes de clore sans tarder les négociations.



L'Armistice de 1918

Le 11 novembre, entre 5 h 12 et 5 h 20 du matin, l'armistice est signé avec une application sur le front fixée à 11 heures du matin, et ce pour une durée de 36 jours qui sera renouvelée trois fois (prolongation d'un mois dans le même wagon à Trèves le 12 décembre 1918 puis reconduction le 16 janvier 1919 et le 16 février 1919 pour une durée illimitée).

Dans les capitales européennes, c'est le soulagement.

À Paris, un million de personnes descendent dans la rue pour célébrer l'armistice.

Malgré la défaite, celle-ci est également célébrée à Berlin par la population allemande, pour qui elle signifie la fin des souffrances.



Les grands boulevards le jour de l'armistice 1918.

Le soir du 11 novembre, Georges CLEMENCEAU confie avec lucidité au général MORDAQ : « Nous avons gagné la guerre et non sans peine. Maintenant il va falloir gagner la paix, et ce sera peut-être encore plus difficile ».

À la suite de cet armistice est signé le traité de Versailles, le 28 juin 1919.

L'état-major souhaite un lieu isolé des regards capable d'accueillir deux trains : un pour les Alliés et l'autre pour les Allemands.

L'ancien épi de tir désaffecté du Francport est redécouvert par hasard. Il convient parfaitement.

Il est proche de la gare de Rethondes, ce qui permet de ravitailler en eau les machines qui sont en permanence maintenues en chauffe, et il est assez éloigné pour permettre des discussions loin des regards.

L'Armistice de 1918

Les journalistes sont tenus volontairement à l'écart.

Un chemin en caillebotis est installé entre les deux trains pour permettre les déplacements des plénipotentiaires.

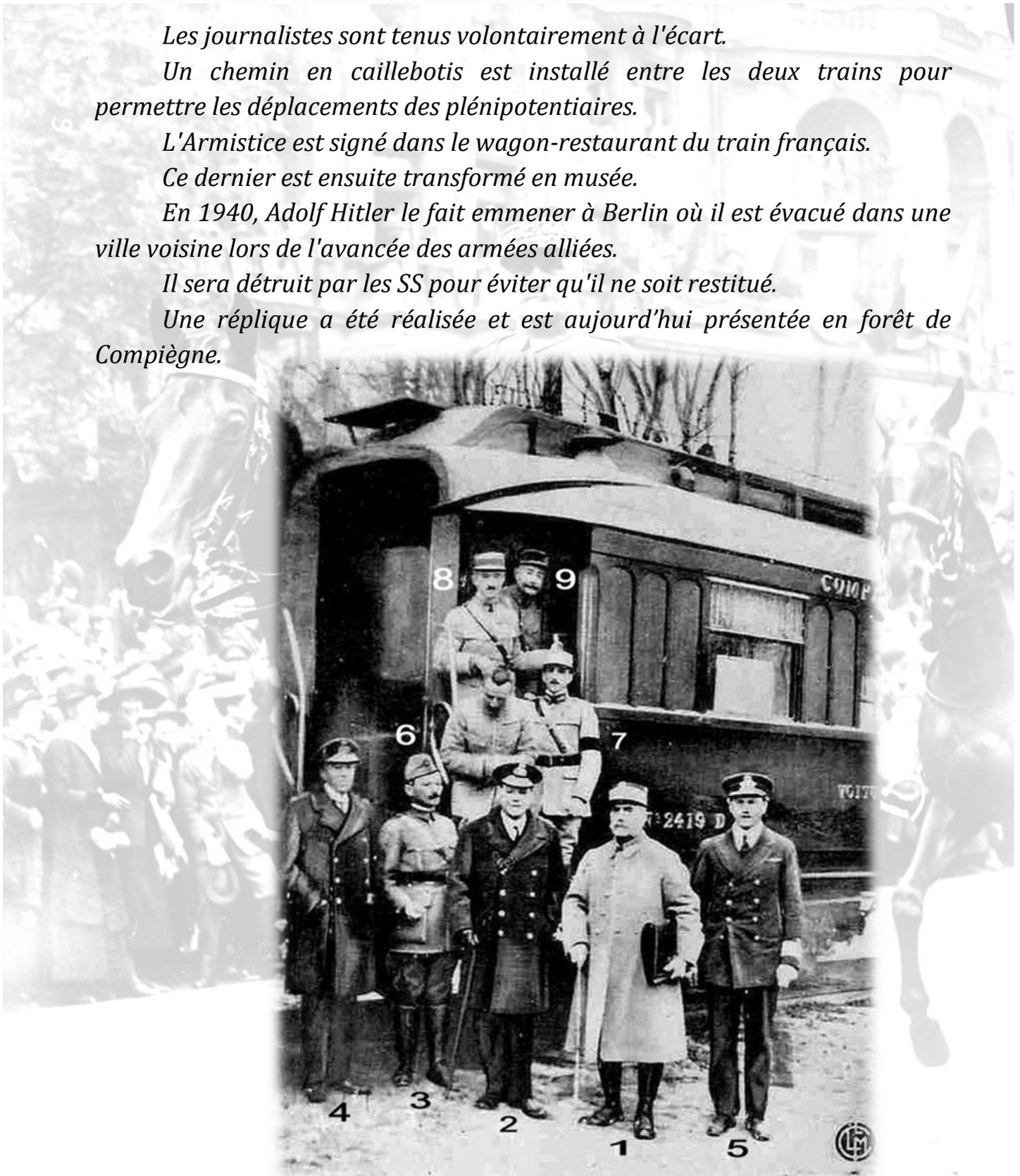
L'Armistice est signé dans le wagon-restaurant du train français.

Ce dernier est ensuite transformé en musée.

En 1940, Adolf Hitler le fait emmener à Berlin où il est évacué dans une ville voisine lors de l'avancée des armées alliées.

Il sera détruit par les SS pour éviter qu'il ne soit restitué.

Une réplique a été réalisée et est aujourd'hui présentée en forêt de Compiègne.



413. - Photographie prise le 11 Novembre 1918 à 7 h. 30, au moment où Maréchal Foch part pour Paris remettre au gouvernement français le texte de l'Armistice qui vient d'être signé avec l'Allemagne.

- | | |
|--------------------------|---------------------------------|
| 1. Maréchal Foch | 6. Général Desticker |
| 2. Amiral Sir R. Wemyss | 7. Capitaine de Mierry |
| 3. Général Weygand | 8. Commandant Riedinger |
| 4. Contre-Amiral G. Hope | 9. Officier-Interprète Laperche |
| 5. Capitaine Marriott | |

LES DERNIERS MORTS AU COMBAT

Le dernier jour de guerre a fait près de 11 000 tués, blessés ou disparus, soit plus que lors d'une opération majeure comme le Jour J en 1944 (Ici ne sont comptabilisées que les pertes alliées).

Certains soldats ont perdu la vie lors d'actions militaires décidées par des généraux qui savaient que l'armistice avait déjà été signé.

Par exemple, le général WRIGHT de la 89^e division américaine prit la décision d'attaquer le village de Stenay afin que ses troupes puissent prendre un bain, ce qui engendra la perte de 300 hommes.

Le dernier soldat belge mort au combat est un sous-officier de 24 ans, Marcel TOUSSAINT TERFVE, originaire de Liège.

Touché au bord du canal de Terneuzen, près de Gand, par une balle au poumon gauche à 10 h 42, il meurt à 10 h 45, soit 15 minutes avant l'heure du cessez-le-feu.

À 10 h 45 du matin également, Augustin TREBUCHON a été le dernier soldat français tué, estafette de la 9^e compagnie du 415^{ème} régiment de la 16^{ème} division d'infanterie, il est tué d'une balle dans la tête alors qu'il porte un message à son capitaine.

Le dernier britannique, George EDWIN ELLISON a été tué à 9 h 30 alors qu'il faisait une reconnaissance non loin de Mons en Belgique.

Le dernier soldat canadien a été George LAWRENCE PRICE, deux minutes avant l'armistice. Il a d'abord été enterré à Havré avant d'être transféré à Saint-Symphorien (Belgique), au cimetière militaire.

La pierre tombale d'Havré est exposée au musée d'Histoire militaire de Mons.

Enfin l'Américain Henry GUNTHER est généralement considéré comme le dernier soldat tué lors de la Première Guerre mondiale, 60 secondes avant l'heure d'armistice, alors qu'il chargeait des troupes allemandes étonnées parce qu'elles savaient le cessez-le-feu imminent.

La date de décès des morts français du 11 novembre a été antidatée au 10 novembre par les autorités militaires.

Pour les autorités militaires, il n'était pas possible ou trop honteux de mourir le jour de la victoire.

En 1920, les effusions de la victoire sont passées.

Les survivants tentent de retrouver une existence au sein d'une société qui peine à se relever mais aussi à réintégrer des hommes qui comme elle, sont irrémédiablement changés.

Les familles pleurent encore leurs morts et leurs disparus.

Face à l'absence, le besoin qui s'était esquissé dès 1916 de rendre hommage à tous ces soldats non identifiés ou disparus se concrétise.

Le 11 novembre 1920, on choisit de placer dans la chapelle ardente de l'Arc de Triomphe le corps d'un soldat non identifié de la citadelle de Verdun.

Le soldat sera inhumé sous l'Arc de Triomphe le 28 janvier 1921.



Plus de 10 000 soldats seront encore tués, blessés ou portés disparus le 11 novembre 1918.

Augustin TREBUCHON, berger de 40 ans, et Jules ACHILLE, 25 ans seront les derniers soldats français tués de la Première Guerre mondiale peu avant ou après onze heures.

Les pertes humaines de la première Guerre mondiale sont estimées à presque 19 millions de morts, militaires et civils.